

WALLONIA

*Archives wallonnes de jadis, de naguère
et d'à présent*

RECUEIL MENSUEL ILLUSTRÉ

fondé en décembre 1892

par O. COLSON, Jos. DEFRECHEUX et G. WILLAME

et dirigé par

OSCAR COLSON

XXII^e ANNÉE

1914

LIÈGE

BUREAUX : 142, RUE FOND-PIRETTE

Imprimerie H. VAILLANT-CARMANNE, S. A.



NÉCROLOGIE

VICTOR CHAUVIN

Un de nos plus éminents collaborateurs, ami dévoué à notre œuvre, nous a été ravi.

Victor Chauvin, professeur à l'Université de Liège, était une des gloires de la Belgique, un des plus chers enfants de la Wallonie, un des hommes les plus justement populaires de la Cité ardente.

Le monde de la science et de l'esprit lui a fait des funérailles magnifiques.

Pour bien des Wallons qui n'habitent pas Liège, Chauvin n'est autre qu'un savant professeur qui s'est occupé de notre langue populaire, de nos auteurs dramatiques, et qui leur a fait beaucoup de bien. Que Chauvin fût un grand savant, c'est ce qu'on n'a su que plus tard, et sans doute, bien des gens ne le qualifiaient ainsi qu'en raison de ses fonctions de professeur à l'Université. On se disait qu'un professeur d'Université doit toujours être un grand savant. Que celui-ci le fût spécialement, il négligeait de le laisser savoir; et, à Liège même, dans le grand public, Victor Chauvin passa longtemps pour un professeur tout court, ayant seulement la « manie » de lire les ouvrages les plus hétéroclites, de « dévorer » toutes les revues, de prendre des notes dans tous les bouquins, et qui faisait parfois allusion à une grande œuvre en préparation, dont il prétendait s'occuper constamment et qu'on ne voyait pas venir....

Le fait, à coup sûr, est singulier, de cet homme qui, pendant les longues années de l'âge mûr, préparait un peu secrètement et pour ainsi dire dans l'isolement, l'élaboration d'une œuvre étrange, cette *Bibliographie des Ouvrages arabes et relatifs aux Arabes*, située dans une sphère intellectuelle si étrangère, si éloignée de tout ce qui est familier à la généralité des hommes cultivés. Et qui, avec une constance et une abnégation complètes, s'effaçait pendant plus de trente ans devant ses études, ne publiant presque

rien, avant d'avoir préparé aussi complètement que possible la publication qu'il ne devait aborder qu'à l'aurore de la vieillesse.

Ne nous étonnons point de la secrète ironie avec laquelle certains considéraient ce « savant professeur » : après trente années de recherches et de labeur, il était tellement peu connu, qu'un savant spécialiste, rendant compte du premier volume de ce grand ouvrage, se déclarait heureux d'adresser un hommage — peu suspect — « à l'érudition consommée de son jeune collègue ».

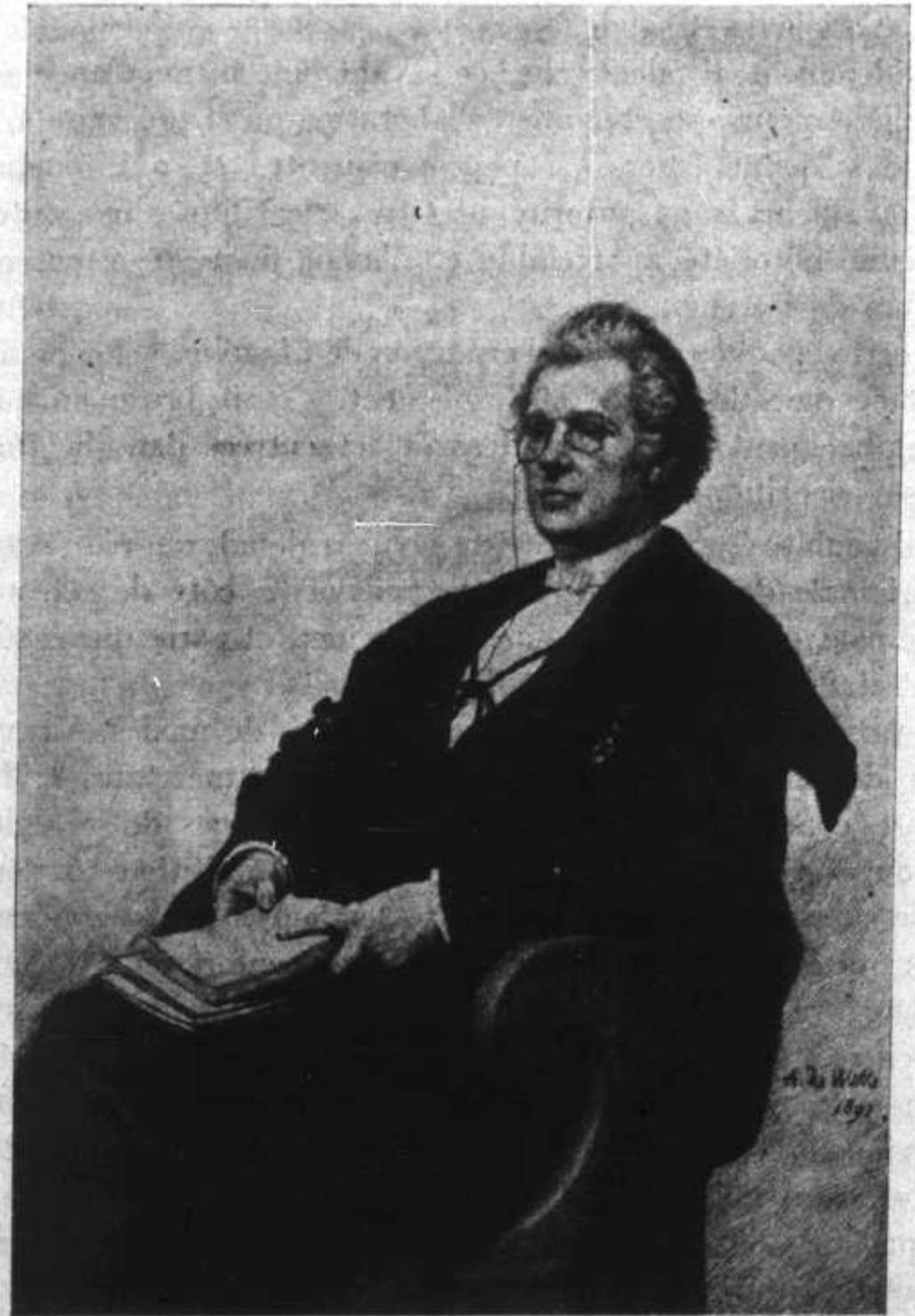
A l'heure où d'autres ont déjà toute une œuvre et ont acquis depuis longtemps un nom dans le monde scientifique, Chauvin ayant attendu patiemment son heure, se demandant encore s'il aurait le temps et les possibilités de publier tout ce qu'il espérait, vit tout à coup venir (de l'étranger) les plus hautes distinctions. En Belgique, il fallut sa mort pour qu'on s'aperçut qu'il était une des gloires nationales. A la cérémonie académique de l'Université, une quinzaine de discours profondément sincères furent prononcés, énumérant les éminentes qualités du professeur, du savant, de l'homme public, de l'homme privé, du collègue, du bon maître, de l'ami.

Ce fut justice.

Professeur de langues orientales, de droit musulman et d'histoire ancienne de l'Orient, il a accompli dans la sphère de ses études un travail prodigieux. Ayant en vue cette Bibliographie dont nous avons parlé, il avait lu, analysé et résumé tout ce qui, de près ou de loin et dans n'importe quelle langue, se rattachait à son sujet. Chaque ouvrage cité dans la Bibliographie est signalé dans ses diverses éditions, avec les particularités qui les distinguent, les comptes rendus qui en ont été faits, les traductions, les analogues et les dérivés ; quand le sujet s'y prête, et c'est le cas pour les contes, si nombreux et en apparence si originaux, les sources sont recherchées et établies. Et c'est ainsi que Chauvin a pu, sur un nombre incalculable de sujets relatifs à l'histoire littéraire, juridique ou scientifique, apporter des lumières, des révélations et des découvertes innombrables, les unes simplement indiquées ou suggérées, les autres exposées de ci de là, dans des Revues et publications de Sociétés savantes, sous forme d'articles et de mémoires.

La Bibliographie arabe de Victor Chauvin, qui, dès l'origine de la publication, devait comporter une quinzaine de volumes, s'était peu à peu étendue au double. Le douzième volume était presque entièrement imprimé quand l'auteur est mort subitement.

Sa collaboration à *Wallonia* date pour ainsi dire de nos débuts. Il fut l'un de nos premiers abonnés (1) et dès lors, il s'intéressa à l'œuvre entreprise. Nos deux premiers volumes contiennent divers documents de folklore wallon, dont il n'avait pas voulu signer la publication parce qu'ils ne rentraient pas dans l'ordre de ses études. Son premier article signé date de 1895.



Je ne retracerai point ce que fut cette collaboration. C'est elle qui assura à la Revue les premières citations dans la presse scienti-

(1) Exactement, son nom figure en troisième place sur nos listes. Les deux premiers bulletins de souscription émanaient de feu Edouard Remouchamps et de M. Charles Semertier.

fique étrangère. Elle se continua pendant toute la durée des travaux de l'auteur consacrés au folklore arabe et à l'histoire littéraire. Elle traite de nombreux sujets que Chauvin avait pu rattacher à ses propres études et sur lesquels elles apportaient la lumière. La vaste érudition, l'ingéniosité de pensée et la netteté de vues qui caractérisaient cet érudit s'y marquent visiblement. Les déductions qu'il apporte sont concluantes. Ce sont des travaux de science originale et solide.

Evidemment, il fallait, chez ce savant, une bienveillance assez singulière, pour apporter une collaboration aussi précieuse à une Revue si jeune encore, si peu marquante, et qui, émanant de travailleurs sans autorité ni titre scientifique, ne jouissait d'aucune notoriété appréciable et n'avait du reste qu'un petit nombre de lecteurs.

A cette époque pourtant, l'érudition de Chauvin, si longuement élaborée dans le silence et l'isolement, s'était brusquement et triomphalement révélée, et il avait ses entrées dans la grande presse scientifique.

S'il voulut réserver à une petite revue régionale une part notable et originale du labeur qu'il accomplissait à côté de son œuvre principale, c'est par générosité, simplement, et parce que ce sentiment était, chez lui, instinctif et sans calcul.

En dehors de nous, combien n'est-il pas de modestes travailleurs de la pensée, dont il a guidé les pas incertains ? Mieux encore, combien d'œuvres n'a-t-il pas soutenues de son labeur, de tout son cœur et même de sa bourse ? Il était de ceux dont le cœur s'ouvre et dont les mains se tendent à tous les honnêtes gens qui ont besoin d'un conseil, d'un réconfort ou d'un appui.

Il nous plaît à dire que sa sollicitude nous aida, à divers moments difficiles, à surmonter les obstacles et à vaincre le sort. C'est son nom surtout qui était dans notre esprit, lorsqu'il y a un an, nous écrivions la dédicace du numéro jubilaire de *Wallonia*, à l'adresse de ceux qui par l'appui de leur haute influence et l'effort de leur propagande ont assuré l'existence et favorisé le développement de cette publication.

Non content d'aimer notre œuvre, de l'encourager et de la soutenir, il nous honora personnellement d'une bienveillance particulière, d'une véritable amitié dans le sens le plus élevé de ce mot, et nous avons pu apprécier les qualités exquises de son cœur en apprenant à le connaître de plus près et à voir le sens même de son labeur multiple.

Un des scrupules qui honoraient ce grand caractère tenait au fait que le but de son enseignement n'était pas de nature à lui assurer beaucoup d'élèves. Il croyait, dès lors, devoir consacrer à ceux-ci, autre chose que des leçons, mieux que les conseils du bon maître, quelque chose de plus paternel et de plus intime. Il s'attachait à eux, s'intéressait à leur situation, se faisait leur mentor et leur guide dans la vie, s'ingéniait à créer à leur activité des débouchés profitables et à leur assurer une position conforme à leurs goûts.

Pour la même raison, il croyait aussi devoir à son pays, plus encore qu'une œuvre scientifique, si considérable et marquante qu'elle pût être. Aussi se consacrait-il à des œuvres de bienfaisance intellectuelle et matérielle, à des sociétés philanthropiques et charitables. Comme l'a reconnu M. le professeur Parmentier dans son discours académique (1), Victor Chauvin a voulu être et il a été « de son temps, de son pays, de son parti, de sa ville, de son quartier même — n'était-il pas président du Comité de charité de Saint-Gilles ? — et aucune des grandes questions qui préoccupent les consciences contemporaines ne l'a laissé indifférent ». C'est aussi dans cette intention de philanthropie que Chauvin voulut exercer devant le grand public le don de causeur qu'il manifestait de façon si brillante devant ses élèves et devant ses amis. « Conférencier habile, disert, ingénieux, fécond en rapprochements inattendus, dit encore ce biographe, il a apporté infatigablement à toutes les belles causes l'appui d'une parole où vibrait toujours l'accent d'une conscience droite. »

Par cette action publique, Victor Chauvin a fait œuvre de bon citoyen, mettant à la merci des justes causes et au profit de l'instruction publique, toute sa science avec tout son talent. Et le succès peu ordinaire de son action dans ce sens (2) aurait sans doute suffi à lui assurer cette popularité qu'il ne recherchait point et qui lui était pourtant venue de longue date en notre ville, parce qu'il s'intéressait à tout et à tous, et, doué d'autant d'esprit que de bonté, laissait, partout où il avait passé, un souvenir tour à tour ému et souriant. « Accueillant toujours, dit M. Malliéux (3), toujours encourageant, il payait sans compter de sa personne et de sa bourse. Les solliciteurs le trouvaient dans

(1) *Revue de l'Instruction publique*, 1913, p. 402.

(2) Chauvin donnait une cinquantaine de conférences par an.

(3) *La Défense Wallonne*, 1913, p. 502.

une vaste chambre claire, encombrée de livres, un volume à la main. Son œil que la lecture avait voilé s'éclaircissait, s'apitoyait, et l'importun ne soupçonnant pas qu'il avait dérangé un homme très occupé, s'en allait, ragaillardi par une parole bienveillante, égayé par une boutade sortie de ces lèvres fines, rasées, presque juvéniles. »

Victor Chauvin était membre d'un grand nombre de sociétés. On ne comprenait point comment il pouvait partout faire preuve d'une aussi parfaite assiduité. Mais à nulle sans doute il ne se consacra avec autant de plaisir qu'à la Société de Littérature wallonne, dont il était le Vice-Président, et qui lui doit, elle aussi, d'avoir échappé à une crise en apparence fatale. Sous l'égide de cette Société, il s'associa avec une ardeur particulière, à toutes les campagnes entreprises en faveur de notre littérature populaire. C'est lui qui signala *Tâti l'Pèriqui*, honneur et gloire du Théâtre Wallon. C'est à lui, en grande partie, qu'on doit la participation des œuvres dramatiques wallonnes aux subsides de l'Etat. C'est à son influence personnelle auprès des édiles liégeois qu'on doit la création du Théâtre communal wallon. Et ce n'était pas une chose peu singulière que de voir cet orientaliste prendre à toute occasion la parole pour défendre les droits de nos auteurs wallons devant les publics les plus sélects ou les plus officiels. Il le faisait avec esprit, comme toujours, mais non sans verdeur et il alla même un jour jusqu'à faire entendre, au cours d'une conférence publique, d'amères vérités aux Ministres, devant leur chef irresponsable, le Souverain lui-même.

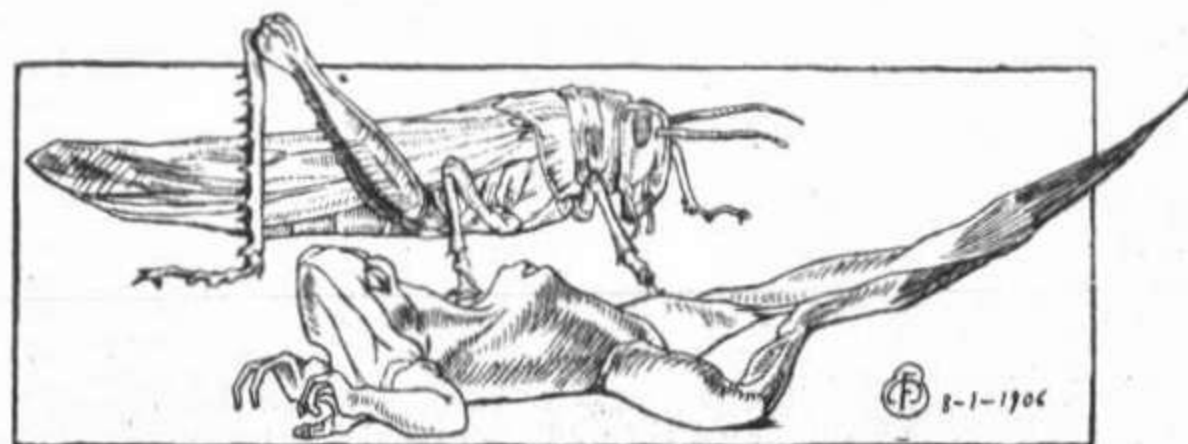
Personne à Liège qui ne connût cet alerte petit homme au sourire si fin et si bon, toujours rasé de frais, portant un crâne petit chapeau sur une chevelure abondante et un peu révoltée, et qui allait, le nez au vent, toujours courant vers sa bibliothèque ou vers quelque séance, à moins que ce ne fût vers l'un ou l'autre taudis où il allait porter avec le geste de la charité la plus discrète, les paroles du réconfort le plus cordial.

Il faisait toutes choses avec la même conscience droite, la même volonté ferme, la même ingénuité qui ignore le mal parce qu'elle ne veut que le bien.

Et, privilège de cette jeunesse du cœur, — il avait soixante-dix ans, — il paraissait toujours jeune d'esprit et de corps.

Il laisse le souvenir d'une âme exquise, d'un cœur loyal, d'un caractère noble, aussi tendre au malheur que ferme pour le bien.

O. C.



FRANÇOIS MARÉCHAL

par Charles Delchevalerie

En un banquet organisé le 14 décembre par la section liégeoise de la Fédération des artistes wallons, de nombreux admirateurs de l'original et talentueux graveur François Maréchal, l'ont fêté à l'occasion de son avènement récent au rectorat de l'Académie liégeoise des Beaux-Arts.

Les promoteurs de cet hommage ont bien fait de profiter du prétexte qui s'offrait à eux d'honorer un maître dont la puissance et la sincérité ont singulièrement enrichi le patrimoine artistique de la race.

Il serait impertinent de révéler François Maréchal aux lecteurs de *Wallonia* qui connaissent tous son œuvre, ou peu s'en faut, et qui ont gardé souvenir de la belle et pénétrante étude que lui a consacré M. A. de Neuville (1).

Mais l'organe des *Amis de l'Art wallon*, dont M. Oscar Colson s'est d'ailleurs fait l'interprète au banquet du 14 décembre, se doit de saluer pour sa part, en cette heure de consécration publique, cet artiste d'énergie et de clairvoyance.

François Maréchal s'inscrit, en effet, au tout premier rang parmi les plus vigoureusement personnels d'entre les nôtres ; et, par l'acuité même de son art, on peut dire qu'il a amplifié la sensation wallonne. Avec ses émules réputés, Adrien de Witte, Armand Rassenfosse, Aug. Donnay, il restaura la tradition de notre ma-



(1) Ci-dessus t. XIV (1906), p. 1.

gnifique école liégeoise de gravure ; il la continue en l'enrichissant d'une contribution superbement inattendue.

A ce réaliste virilement intransigeant, il suffit de promener sa vision sagace sur les spectacles de la vie ambiante, il lui suffit



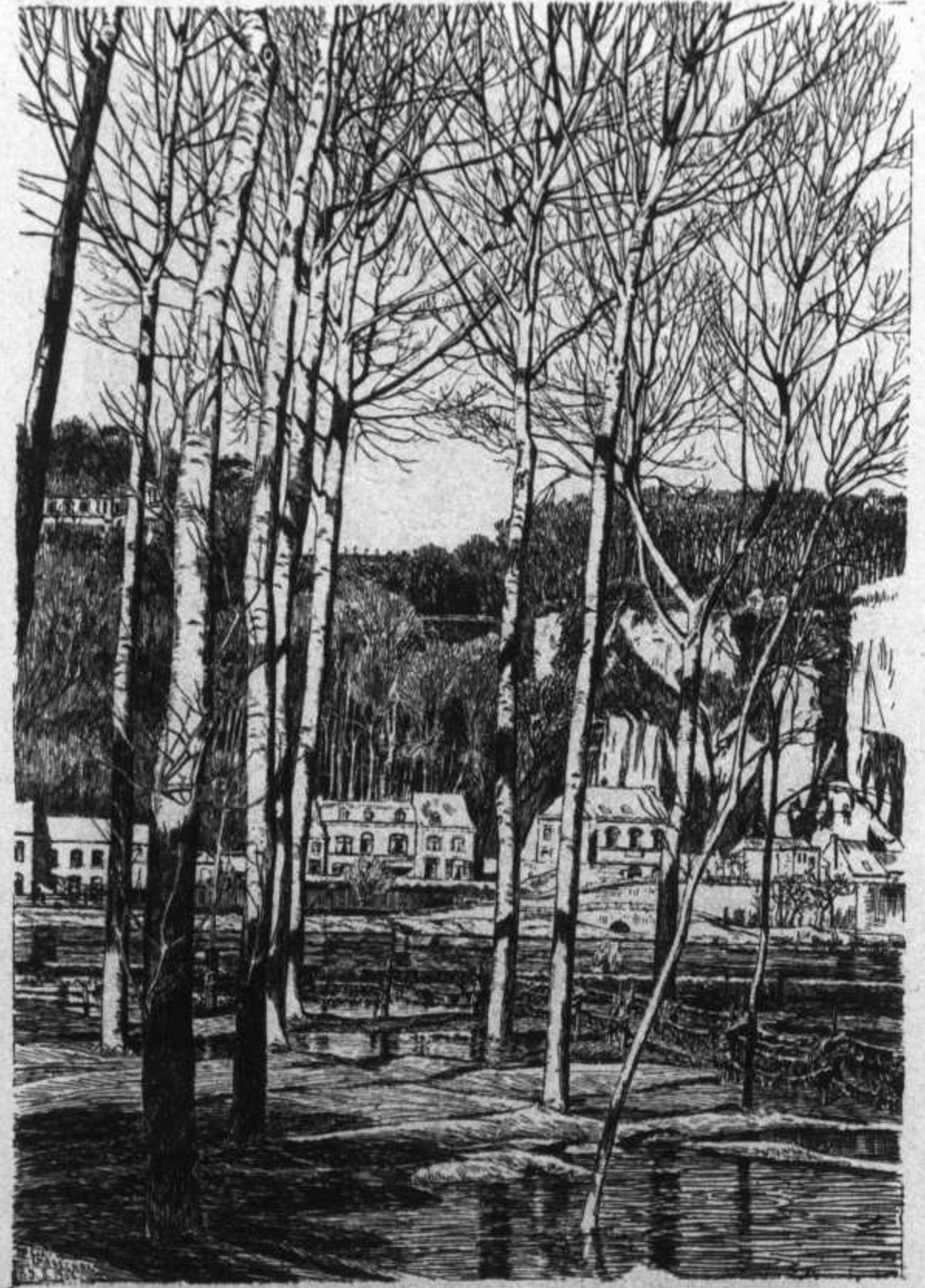
d'évoquer les décors et les types populaires qui l'environnent, pour réunir les éléments d'une œuvre profondément impressionnante. Parce qu'il fut, dès le principe, captivé par la dramatique beauté que recèlent à chaque pas les paysages et les scènes qui sont pour les gens distraits la rebutante « banalité quotidienne », — et parce qu'il sut avec un sobre et fervent accent de vérité, traduire ses impressions, — il aura l'honneur d'être au nombre de ceux qui ont porté sur notre milieu

et sur notre temps les plus mémorables témoignages.

Il n'est pas un harmonieux copiste comme Demarteau, un opulent traceur d'ornementations décoratives comme de Bry ; mais il recrée de la vie et de l'humanité. Il ne rêve pas, il n'écoute pas comme Donnay, les mystérieuses musiques d'une sorte de panthéisme évangélique : moins subjectif, il note ce qu'il voit, il montre des êtres de chez

nous dans leur atmosphère naturelle et dans leur cadre familier. Il ouvre une fenêtre sur notre modernité complexe et fiévreuse en dessinant nos humbles promeneuses des boulevards et des

quais, nos amoureux des venelles faubouriennes ; il apporte, à notre esthétique régionale, un frisson nouveau en interprétant dans ses nocturnes inquiétants et farouches, avec autant de



Cliché Bénard.

Fr. Maréchal. — Les Peupliers.

vigoureuse ampleur que de sagace exactitude, l'âpre et secrète poésie de nos sites désolés de la ville ou des faubourgs : quais déserts au long du fleuve surnois, constellé de reflets acides, chemins abandonnés où la lueur d'une antique lanterne repousse en vain l'agressive marée des ombres...



Fr. Maréchal. — Les Quais. L'Épave.

Il n'est pas d'être sensible qui ne soit remué par cet art de franchise têtue et d'âpre probité, intensément et largement expressif dans sa minutie, et qui ajoute au concert wallon une note singulièrement nette et riche, lucide et brutale, toute neuve à coup sûr, et qui vaut par sa rude harmonie et par sa poignante beauté.

Maréchal restera, dans nos fastes artistiques, l'évocateur incisif



Fr. Maréchal. — La Pocharde, dessin (Collection de M. le Dr van Beneden).



Fr. Maréchal. — La Pocharde, dessin (Collection de M. le D^r van Beneden).

de ce qu'il y a d'âpre et d'inquiétant dans notre peuple et dans nos paysages.

Il ajoute à nos trésors la contribution positive et volontaire d'un tempérament dont nul mirage n'altère et ne transpose le sens aigu des réalités significatives.

Né à Housse, au pays rural, ce n'est pas par l'idylle champêtre qu'il devait être séduit. Certes, il comprend la nature agreste, il



Fr. Maréchal. -- Hiercheuse.

traduit avec ampleur et perfection la grâce des peupliers d'Hermalle ou des oliviers de la campagne romaine. Mais ces visions apaisées ne sont pas le plus profond de son œuvre. Ce campagnard curieux n'est pas requis par la chanson que module la rivière sinueuse ou par la douceur qui s'exhale de la molle inflexion de



Cliché Bénard.

Fr. Maréchal. — La chercheuse d'escarbilles.

nos coteaux boisés : ce qui l'attire et le retient, c'est la ville palpitante et ses abords souffrants, avec ce que la vie incertaine et le labeur opiniâtre ont ajouté de pathétique à leur décor. La courbe de son effort est, à cet égard, en sens inverse de celui du citadin Donnay qui, grandi dans le tumulte urbain, s'en évade pour aller demander aux vallons de l'Ourthe le secret de leurs

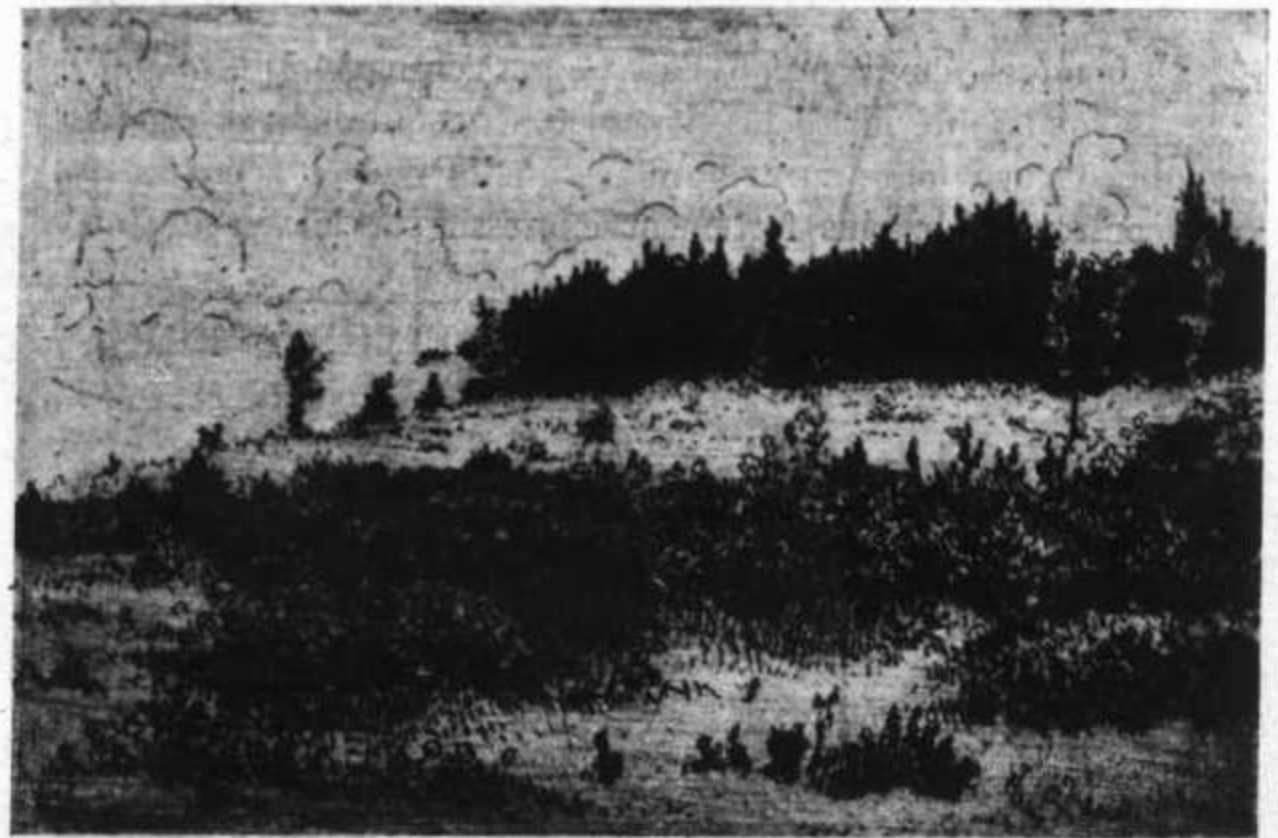


Fr. Maréchal. — Le soir, quai des Pêcheurs.

mouvements millénaires et du songe bucolique dont la féerie des saisons pare leurs contours ondoyants.

Ces évocations, Maréchal les exprime — faut-il le redire ? — en virtuose de la technique. On sait la légèreté précise et aérée de ses pages claires, où sa science graphique apparaît dans la multiple impeccabilité du détail. Mais le plus largement éloquent de son œuvre, ce qui lui donne son caractère le plus amplement

durable, c'est l'ensemble de ses planches aux noirs opulents, frissonnants et mystérieux. Dans la revue de ses planches innom-



Fr. Maréchal. — Rois de sapins.

brables : ce sont, dans la nuit sordide des premières foires d'Outremeuse, ses carrousels embrasés et tournoyants ; puis vinrent les planches cruelles où il notait les silhouettes dramatiques qui peuplent la solitude hivernale des quais et des boulevards nocturnes, ses évocations d'humanité populaire, types de misère ou de révolte dont nulle concession aux grâces conventionnelles n'atténue le caractère. Et si, comme un Laermans, il a vu le peuple avec une âpre pitié qui sait trouver de l'art dans la laideur, ses paysages aussi sont souvent douloureux et sévères. Son royaume, ce sont nos sites urbains dans leur mélancolie de l'hiver et du soir,



ce sont surtout nos vieux chemins des banlieues navrées, avec leurs ornières creusées par les générations, c'est notre vallée laborieuse dont il traduit l'effort tenace et la vaillance opprimée en ajoutant l'accent de sa secrète ferveur wallonne à la modernité lancinante d'un Steinlen ou d'un Raffaelli.